

Le conteur

et les sources religieuses de son répertoire

PAR EVELYNE CÉVIN

Puisé à mille sources, le répertoire du conteur croise plus souvent qu'à son tour un dieu par ci, un diable par là... Comment le conteur se débrouille-t-il de ce personnel encombrant en ces temps où le fait religieux prend des allures de tabou? Conteuse et spécialiste du conte qu'il n'est plus guère nécessaire de présenter, Evelyne Cévin s'est emparée de la question.



En Grande-Bretagne en 2003, en 2007 et tout récemment en 2015, il y eut des tentatives pour écarter le conte des «Trois petits cochons» dans les écoles pour ne pas choquer les personnes de confession juive ou musulmane. Cela provoqua, à chaque fois, une réaction immédiate et simultanée des autorités religieuses juive et musulmane pour dire que s'ils ne mangeaient pas de viande de porc, ils n'avaient rien contre l'animal en soi et toléraient tout à fait les histoires pour enfants qui en parlaient. En 2015, en France, un membre de l'association «Lire et faire lire» se vit interdire par une enseignante le récit de ce conte sous prétexte de la présence d'enfants musulmans dans la classe. Dans le même temps, une bibliothécaire se demandait si elle allait garder *Les Contes de la rue Broca* sur ses rayons à cause de la présence dans certaines histoires de personnages venus du folklore chrétien, comme la Vierge Marie. Le diable ne la troublait d'ailleurs pas ! Et, tout à fait récemment, l'éditeur Grandir rapportait que certains bibliothécaires hésitaient, voire refusaient, de mettre sur les rayons *Le Roi du vendredi*, où la présence de Dieu est manifeste.

Il y eut, à la parution de la version de *La Soupe aux cailloux* de Jon J. Muth en 2006, certaines réticences car les trois personnages clés étaient des moines (en fait, sans que cela soit dit, des divinités chinoises apportant longévité et prospérité, souvent appelés «Dieux des Bénédiction»).

Une conteuse amateur eut droit aux foudres d'une institutrice après avoir utilisé le mot «église» dans l'une de ses histoires.

Il est étrange que, dans un pays où l'on chôme le 15 août, fête de la Vierge, le lundi de Pâques, le jeudi de l'Ascension et le jour de la Nativité, on hésite à raconter les histoires afférentes à ce folklore chrétien. Les écoles ferment ces jours-là, mais on en dit rarement la raison aux enfants ! Et si les enfants ne connaissent plus rien de ces imageries, de ces symboles et tout ce qui va avec, comment liront-ils plus tard *Tartuffe*, regarderont-ils «La Descente de croix» de P.P. Rubens ou écouteront-ils «La Passion selon saint Jean» de J.-S. Bach ? Ces histoires peuvent contribuer à susciter des questions, des curiosités, des interrogations, sans nul doute à cultiver.

Nous avons souvent reçu au Centre national de la littérature pour la jeunesse-La Joie par les livres des personnes désireuses de dire des contes qui précisaient : «Je ne souhaite pas raconter ces «petits» contes que l'on dit aux enfants. Ce qui m'intéresserait, ce sont des contes de sagesse ou des contes érotiques». Et quand je proposais des contes soufis, hassidiques, bouddhistes, taoïstes ou autres, en faisant remarquer que beaucoup de ces «sagesses» étaient reliées à des religions, ces aspirants conteurs prenaient leurs jambes à leur cou !

Donc, méfiance, méfiance à l'égard de tout ce qui pourrait contenir des éléments jugés «religieux», soit par répulsion, soit par crainte de provoquer des réactions de certains, ceci au nom d'une laïcité bien mal comprise. Et cela, avant même d'avoir eu le moindre débat avec les personnes directement concernées. Remarquons que ce souci ne s'applique en réalité qu'à l'égard des trois religions monothéistes et que tout ce qui peut concerner les autres religions du monde est envisagé plus sereinement, sans trop d'inquiétude de blesser qui que ce soit.

Evelyne Cévin a travaillé de 1970 à 2012 au Centre national de la littérature pour la jeunesse-La Joie par les livres, où elle a développé un important fonds de livres de références sur le conte traditionnel et de recueils de contes.

Responsable de la rubrique «Contes» de *La Revue des livres pour enfants* de 1984 à 2013, elle anime également des ateliers et des stages de formation. Conteuse, elle raconte essentiellement des contes merveilleux.



↑
Les Trois petits cochons menacés de censure en Angleterre.

↓
Sagesses et malices des anges et des pauvres diables, ill. E. Kerner, Albin Michel, 2006.



←
Le Roi du vendredi, ill. H. Musa, Grandir, 2015.

On rencontre plus souvent le diable, l'enfer et le paradis ou la mort, que Dieu directement, même si l'on sait bien qu'il n'y a ni diable ni mort personnifiée sans Dieu.

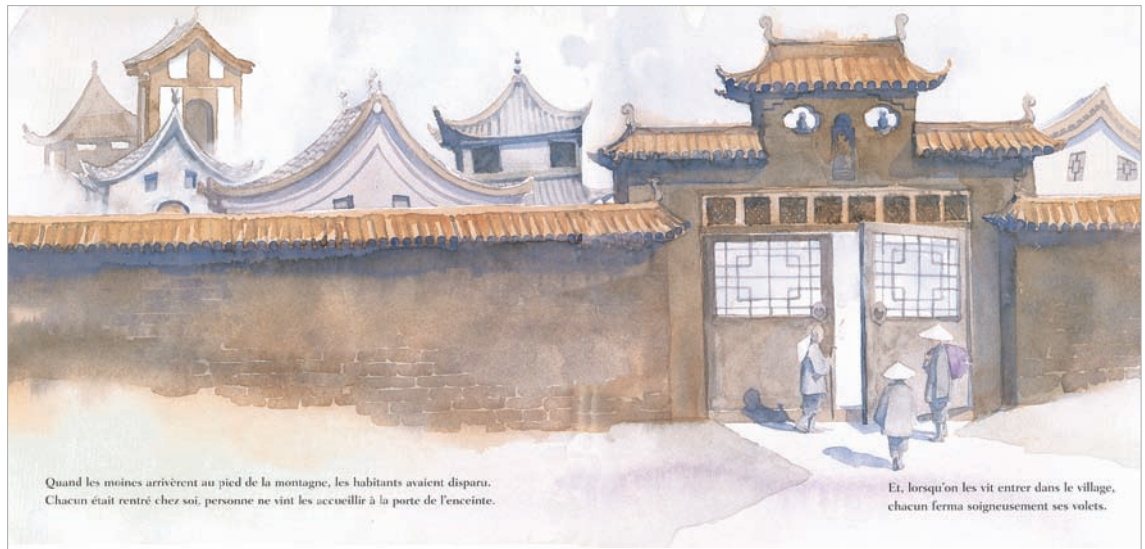
Quand on interroge la Toile pour repérer les différents types de contes, on trouve de nombreuses réponses. Mais, parmi les litanies descriptives des différents genres, les contes religieux sont rarement pris en compte (les contes de sagesse et les contes philosophiques étant d'ailleurs un peu dans le même cas).

Si l'on se reporte à la définition de la classification d'Aarne, Thompson et Uther¹, les contes religieux se réfèrent en priorité à l'imaginaire chrétien dans la mesure où ce catalogue ne concerne guère que les contes européens. Et remarquons au passage que contes juifs et musulmans en sont quasiment exclus, malgré certains « compagnonnages » de plusieurs siècles ici ou là en Europe.

L'édition pour adultes offre bien entendu de nombreux recueils de contes issus des traditions du monde entier, contenant plus ou moins clairement des contes religieux. Ainsi *Les Légendes basques* de Jean Barbier proposent-elles, entre autres, des histoires mettant en scène Jésus et saint Pierre, idem pour *Les Contes Corses* de Geneviève Massignon, *Les Contes populaires de Gascogne* de Jean-François Bladé, *Les Contes populaires italiens* d'Italo Calvino, *Les Contes de l'enfance et du foyer* des frères Grimm ou *Jack le noir et Jack le blanc, contes afro-américains*, de Roger Abrahams... Certains recueils comme les *Légendes chrétiennes* recueillies par François-Marie Luzel, ou *Vierge et merveille*, publié par Pierre Kunstmann, certains Évangiles apocryphes ou divers recueils d'exempla sont une mine d'or et nous montrent Marie, Jésus et quelques saints sous un jour souvent peu conventionnel (à condition toutefois que l'on fasse le tri, certains de ces récits étant soit trop « pieux », voire prosélytes, soit d'un antisémitisme virulent). Sans parler des nombreux recueils, comme celui de J.-J. Fdida, *Contes des sages juifs, chrétiens et musulmans* ou de contes asiatiques ou africains et sans oublier bien sûr les contes étiologiques où Dieu et Diable interviennent sans modération ! On les trouve un peu partout dans les recueils et, plus spécialement, dans la collection « Aux origines du monde », chez Flies France. On pourrait donc s'attendre à ce que nos conteurs contemporains, amateurs ou professionnels, y puisent une partie de leur répertoire.

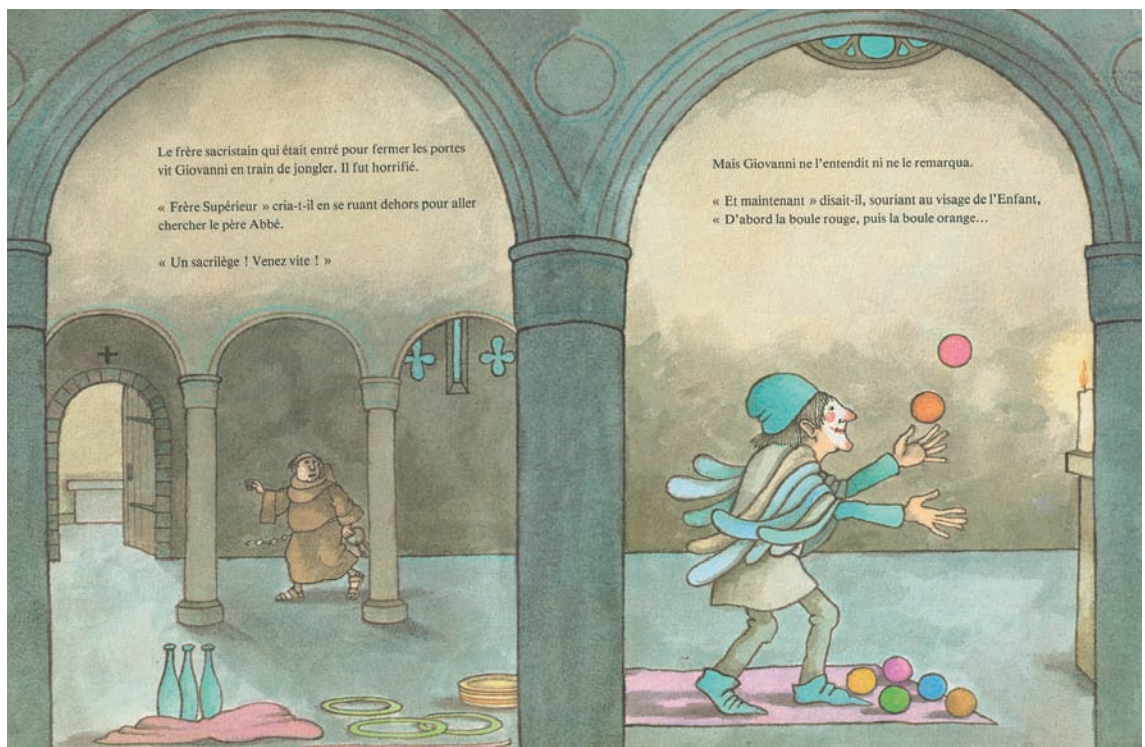
L'édition non confessionnelle de livres de contes pour la jeunesse est bien sûr plus frileuse mais pas tant qu'on pourrait le croire.

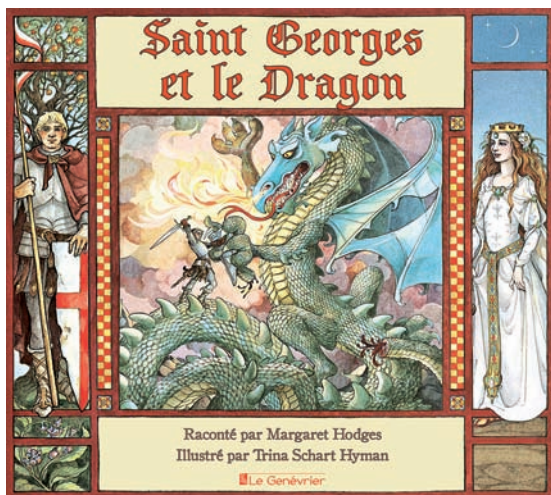
On rencontre plus souvent le diable, l'enfer et le paradis ou la mort, que Dieu directement, même si l'on sait bien qu'il n'y a ni diable ni mort personnifiée sans Dieu. Ainsi *La Mort-marraine*, d'Anne Quesemand et Laurent Bermann, *Le Diable et la Mère Pétrin*, de Valérie Scho Carey et Arnold Lobel, *Cinq minutes et des sablés*, de Stéphane Servant et Irène Bonacina, ou *Au creux de la noisette*, de Muriel Mingau et Carmen Segovia. On rencontre, néanmoins, le Dieu chrétien en personne et son clergé dans le joli et inattendu recueil d'Emmanuelle et Benoît de Saint Chamas, *Sagesses et malices des anges et des pauvres diables*. On le trouve plus fréquemment dans les contes afro-américains comme dans le recueil *Frère Lapin prend le frais* de Leigh Sauerwein ou dans quelques albums comme le conte haïtien, *Le Sac à soucis* de Muriel Bloch et William Wilson. Il s'y présente comme un personnage plutôt familier, à qui l'on s'adresse sans détour pour rouspéter et réclamer. Mais nous le trouvons aussi, dans une perspective plus sérieuse, dans les recueils de Michèle Kahn



↑
La Soupe aux cailloux, ill. Jon J. Muth,
 Circonflexe, 2004.

↓
Le Clown de Dieu, ill. Tornie de
 Paola, Jean-Pierre Delarge, 1979.





↑
Saint Georges et le Dragon, ill. T. S. Hyman, Le Genévrier, 2014.



→
Le Magicien, ill. U. Shulevitz, Grandir, 1988 (page intérieure).



"Le diable ne peut créer pour de vrai. Il peut seulement faire croire. Si vous pouvez goûter la nourriture et boire le vin, si vous pouvez vous asseoir dans les fauteuils, alors c'est du vrai et ça vient du Ciel".



Quant aux villageois, ils continuèrent à faire leurs prières, cinq fois par jour, sans jamais avoir besoin de rêcher ni la sourate de la vache, ni celle du taureau...

←
« Pourquoi la sardine est indigeste », in Muriel Bloch : 365 contes des pourquoi et des comment, ill. William Wilson, Gallimard Jeunesse/ Giboulées, 1997.

↑
La Sourate du taureau, ill. H. Musa, Grandir, 1999 (Conte soufi du Soudan ; 4).

ou dans *Les Animaux dans la Bible*, d'après la Bible de Jérusalem, de Dominique Joly et encore plus dans *Le Clown de Dieu*, de Tomie de Paola. Dans *Les Trois ermites*, de Léon Tolstoï, on oppose pratique savante de la foi à pratique mystique instinctive, ce dont on trouve un parfait équivalent musulman dans *La Sourate du taureau* de Hassan Musa. *Les Thalers des étoiles*, des frères Grimm et Eugen Sopko, est un exemple d'esprit de sacrifice et de générosité dans une optique parfaitement chrétienne sans toutefois que ce soit vraiment explicite. Et que dire de *La Petite sirène* de H.C. Andersen qui fait l'apologie du sacrifice ?

Dans *Le Golem*, de David Wisniewski, le Dieu des juifs protège son peuple d'une catastrophe par l'intermédiaire de Rabbi Löwe et dans *Le Magicien*, conte hassidique de I.L. Peretz et Uri Shulevitz, le prophète Élie aide un vieux couple pieux et indigent à célébrer Pessah dignement. Là, aucune ironie, aucune facétie, mais l'expression d'une foi profonde avec évocation de miracles.

Dans un certain nombre de livres publiés chez Grandir, illustrés par Hassan Musa, on « fréquente » la religion musulmane, ce qui est exceptionnel. Ainsi dans le dernier en date, *Le Roi du vendredi*, où l'on voit le héros de l'histoire partir pour retrouver la protection divine (incarnée par un petit nuage protégeant des rigueurs du soleil brûlant !) perdue à la suite d'une faute.

Le joyeux syncrétisme de *Saint Georges et le dragon*, de Margaret Hodges et Trina Schart Hyman, très librement adapté de *La Légende dorée*, où se croisent ermite chrétien, Citadelle céleste et fée protectrice, est une jolie exception typiquement anglo-saxonne !

Ces histoires sont ancrées dans une certaine culture, une certaine religion, mais par leur caractère universel et souvent leurs ressemblances au-delà des clivages religieux, elles ont toute leur place dans cette édition pour la jeunesse.

Il ne manque donc pas de répertoire pour les conteurs et les lecteurs à haute voix qui pratiquent dans les écoles et les bibliothèques. Mais ces récits sont-ils souvent lus aux enfants ? Ces histoires sont-elles souvent racontées ?

Quand on interroge certains conteurs, professionnels ou amateurs, on reçoit des réponses variées, souvent étonnantes voire contradictoires.

— Je hais Dieu, pas question d'en parler. Mais le Diable, oui. Ou Dieu, si on se moque, si on rigole, quoi...

— Dieux des autres cultures qu'européennes, pourquoi pas ? Mais le Dieu chrétien, non (on remarquera que l'on ne pense pas tout de suite aux deux autres religions monothéistes !). Je suis athée, je ne suis pas concernée et, surtout, j'ai peur de blesser certaines personnes du public qui ont la foi.

À quoi je ne manque pas de répondre :

— Mais tu racontes des histoires où la religion amérindienne ou inuit est partie prenante.

— Oui, mais il y a peu de chance de voir un Amérindien ou un Eskimo dans la salle ! [Ouf !]

Et la même personne raconte « Frère Loustic », des frères Grimm, sans hésiter, en trouvant cela plutôt rigolo, niant qu'il s'agit là d'un véritable conte religieux, surfant sur le côté amusant, en ignorant consciemment ou non la gravité réelle du propos... Car, dans ce conte, saint Pierre, qui détient le formidable pouvoir de ressusciter les morts, n'est pas le balourd que l'on

Ces histoires sont ancrées dans une certaine culture, une certaine religion, mais par leur caractère universel et souvent leurs ressemblances au-delà des clivages religieux, elles ont toute leur place dans cette édition pour la jeunesse.

On hésite moins à raconter des contes de traditions religieuses «exotiques» que ceux issus des trois monothéismes.

rencontre habituellement, mais une sorte de double divin. Il est véritablement le Père avec, outre la fonction de tentateur, la possibilité de comprendre et de pardonner.

— Les saints, la Vierge? Bof! Je suis de tradition protestante, alors!...

— Même si je ne sais pas trop bien où j'en suis aujourd'hui avec la foi, j'ai reçu une formation religieuse solide et tout cela a encore quelque chose de sacré pour moi, alors j'aurais l'impression de prendre la place d'un pasteur... C'est sans doute plus facile pour quelqu'un d'extérieur...

— Je suis catholique et je suis consternée de voir l'ignorance des visiteurs des cathédrales et des églises. Alors, je raconte des histoires de saints, pour les transmettre, les faire découvrir, mais sans montrer que j'y crois, sans m'impliquer.

— Un peu comme le *Guide Vert*?

— Oui.

— Mais dans le récit de la larme du Christ devant le corps mort de Lazare, pas d'émotion?

— Non, surtout pas.

La même personne dit qu'elle aime faire rire mais qu'elle ne veut surtout pas ridiculiser ces récits. Elle préfère donc abandonner ces histoires religieuses car elle ne sait plus trop comment faire. Puis, elle décide de s'attaquer au «Jongleur de Notre-Dame», récit pieux s'il en est. Je lui fais lire la traduction française de l'original du ^{xiii}e siècle qu'elle trouve sublime, qui la touche profondément, mais elle préférera partir de la version illustrée de Tomie de Paola, disant qu'elle a besoin d'une image, d'une représentation, pour démarrer un récit et aussi quelque chose de plus «léger». Pas trop étonnant car cette illustration toute gaie, pleine de qualités par ailleurs, infléchit le texte et empêchera, dans ce cas, le conteur d'aller vers trop de gravité, vers le mystère du miracle. Et c'est ainsi que quelque chose, sans doute l'essentiel, se perd. Et l'on ne dira jamais assez l'importance des sources choisies et utilisées.

Même si le personnage du clown fait sourire, cette histoire émeut incroyablement et nous invite à entrer dans ce monde miraculeux de la foi, sans aucune intention de nous convertir. Ce n'est pas du prosélytisme mais, comme toute œuvre d'art, elle nous emmène là où nous n'aurions pas pu probablement aller seuls et nous aide à découvrir une forme de pensée, de sensibilité qui n'est pas nécessairement la nôtre.

Dans l'ensemble, on a donc l'impression que l'on hésite moins à raconter des contes de traditions religieuses «exotiques» que ceux issus des trois monothéismes et plus particulièrement ceux de la tradition chrétienne. Celle-ci devrait pourtant nous être la plus familière puisque la plus connue en France, au regard de notre calendrier, de nos monuments, de notre littérature, de notre peinture et de nos musiques traditionnelle ou classique. On n'hésite pas à se lancer dans des contes étiologiques kabyles, australiens ou comoriens, alors qu'on ne connaît rien (sauf exception) de ces cultures, mais on refuse de dire ou de lire à haute voix «La Genèse» comme le poème magnifique qu'elle est. Peur d'être accusé de prosélytisme? Peur de se trahir? Derrière le côté politiquement correct affiché («Je ne veux pas blesser»), ne s'agit-il

pas plutôt d'un refus de s'engager pleinement dans ces récits énigmatiques et poétiques ? On trouve le même phénomène, la même réticence vis-à-vis des contes merveilleux où l'on a si peur d'entrer. Tous les prétextes, là aussi, sont bons : ce n'est plus à la mode, c'est cruel, cela va choquer les parents (c'est vrai que les familles du « Conte du Genévrier » ou du « Petit Poucet » seraient passibles des tribunaux, et que les adultes n'aiment pas entendre ça). C'est réactionnaire, c'est anarchiste, c'est individualiste, ce sont des histoires totalement impossibles : dragons, nains, animaux qui parlent. C'est un monde rural. C'est macho, c'est bizarre : parfois c'est drôle, parfois terrible... Et j'en passe.

Il y a un proverbe yiddish qui dit « Quitte à manger du lard, mets t'en plein la barbe ». C'est un peu ça dont il s'agit. Si l'on choisit un type de conte, on y va, on s'y engage à fond... Mais sans pour autant pontifier comme un membre du clergé, sans chercher à asséner une vérité. Pas plus qu'on chercherait à convaincre l'auditoire de l'existence des Trolls. Souvenons-nous par exemple du conteur chanteur Ben Zimet à ses débuts, en caftan, totalement immergé dans cette culture yiddish, où Dieu passait souvent. Agnostique ou athée, peu importe, il était complètement dans la vérité de ces récits et nous transmettait la tendresse, l'infini respect qu'il leur portait, son amusement aussi et, au-delà de tout, le questionnement qu'ils suscitaient en lui, sans minauderie, sans afféterie, sans bigoterie, dans son désir de faire connaître une culture disparue, à la fois par le rire et l'émotion.

En ce qui me concerne, je trouve dans ces contes dits religieux matière à rire, être surprise, m'émouvoir, m'interroger et revoir aussi certaines idées reçues. Ainsi le personnage de Marie qui, par son audace, son franc-parler, sa violence même qui fait peur au diable, cette Marie qui protège une abbesse en délicatesse (elle est enceinte) ou une nonne partie avec son amant. Qui l'eût cru ? Et les relations hallucinantes parfois entre Jésus et saint Pierre ? Raconter cette version de « L'Eau de Jouvence » où le vieil homme magicien ressuscite du poêle Ivan, réduit à un petit morceau de colonne vertébrale, en soufflant par trois fois ; dire ce conte yoruba dans lequel quatre jeunes hommes, qui soufflent tour à tour sur le cadavre de leur père, lui redonnent vie ; raconter cette histoire dans laquelle saint Pierre, compagnon de Loustic, prononce des paroles sacrées pour que les os de la jeune fille morte redeviennent chair, c'est le même frisson, la même émotion que lorsque saint Jean Chrysostome, réduit volontairement à l'état de bête sauvage, en signe de pénitence pour avoir tué une jeune fille innocente, se lève, libéré de son crime par la parole de Dieu transmise par un bébé fille nouveau-né. C'est la vie qui triomphe de la mort, l'élan de ceux qui n'ont pas désespéré, la force de la parole. Contes merveilleux ou religieux, c'est la même chose, l'énigme est la même.

Peut-être, en effet, est-ce plus simple si dans la vie réelle on est « ailleurs », mais en étant absolument « dedans » quand on raconte. ●

« Quitte à manger du lard, mets t'en plein la barbe ».



Retrouvez les références complètes des livres cités sur notre site <http://lajoieparleslivres.bnf.fr>



La Mort marraïne, ill. L. Berman, Ipoméie, 1987.

